

## Commentaires de lecture du 10 décembre 2019

### Romans en langue italienne

CALVINO Italo (1923-1985), *La strada di San Giovanni* (Mondadori, 2019, 85 p.)

Il s'agit d'un recueil de 5 nouvelles autobiographiques parues la première fois en 1990.

Elles sont précédées d'une présentation par l'auteur lui-même qui donne des informations sur sa famille, l'époque de sa jeunesse dans l'Italie fasciste de Mussolini ; comment certains éléments ont déterminé sa vocation littéraire et ses choix politiques.

La chronologie qui précède ensuite les 5 nouvelles permet un repérage temporel et spatial détaillé mais m'a paru peu attractive si on commence par cette lecture. J'ai préféré m'y reporter après avoir lu les nouvelles et tout d'abord celle qui donne son titre au recueil :



#### **La strada di San Giovanni**

C'est le nom de la route qui conduit de la maison familiale située sur les hauteurs de San Remo jusqu'au jardin cultivé avec soin et passion par le père du jeune Italo. Ce dernier est contraint de l'accompagner pour ramener ensuite à la maison les paniers de fruits et légumes. Ils parcourent côte à côte la même route mais mentalement il y a divergence : le père, scientifique austère, homme des champs et des bois ne porte attention qu'aux plantes. Pour le fils, « les choses étaient muettes » mais son imagination fertile galope et son attention se porte plutôt sur les maisons et les gens, sur la ville de San Remo située en contrebas. Il exprime ici le regret de ne pas s'être intéressé à ce qu'aurait pu lui transmettre ce père qui cherchait notamment à sauver l'esprit des lieux, les variétés de la monoculture. Mais Italo Calvino ne poursuit-il pas un même but en utilisant des moyens différents ? Il cherche à sauver par la littérature ce qui est à jamais perdu. La description de ces lieux où se sont installés ses ancêtres est une restitution littéraire d'un paysage et d'un univers disparus.

#### **Autobiographie d'un spectateur**

Le cinéma occupe très tôt une grande place dans la vie de Calvino. Adolescent, il fugue souvent pour aller assister en ville à une séance de cinéma, parfois deux par jour. Ce sont pour la plupart des films américains qui donnent une image conventionnelle, mensongère de la vie dont Italo, même alors, n'est pas dupe. Les productions françaises de la même époque donnent au dépaysement une autre épaisseur que l'on pourrait qualifier de "réalisme".

Après la guerre, le cinéma a changé tout comme le spectateur qu'il était. Le cinéma est désormais une façon d'agrandir l'extérieur quotidien et de forcer le spectateur à y prêter attention.

Calvino s'attarde alors sur le travail de Federico Fellini dont il se sent proche. Le réalisateur de *La strada* et de *La dolce vita* est à peu près du même âge, il est originaire lui aussi d'une riviera (Rimini) ; c'est Fellini qui lui a demandé d'écrire cette autobiographie d'un spectateur, persuadé sans doute que mieux que quiconque il saurait analyser son parcours et son œuvre de cinéaste.

#### **Ricordo di una battaglia**

L'auteur décide 30 ans après les faits de faire remonter à la surface des souvenirs qu'il avait ensevelis dans sa mémoire. Il s'agit dans le cadre de la guerre partisane anti fasciste de la bataille de Baiardo du 17 mars 1945. Calvino s'était engagé en tant que communiste à tendance anarchiste dans le combat contre le gouvernement de Mussolini.

L'évocation de cette bataille c'est l'avancée dans le bois et la nuit, une marche d'approche, tout comme dans la mémoire, difficile et douloureuse. Les partisans de toutes les zones doivent se concentrer à l'aube autour de Baiardo avant de donner l'assaut. Calvino veut faire remonter à la surface certains moments intenses par exemple lorsqu'ils sont obligés d'avancer pieds nus pour rendre

leur approche plus silencieuse. La mémoire c'est aussi celle des bruits et du silence c'est ce qui fait qu'elle retient certaines choses et pas forcément celles que l'auteur aurait voulu se remémorer : par exemple impossible de se souvenir des visages et des noms de ses compagnons. En fait ce sont les fascistes qui vont triompher et les partisans sont contraints de se replier ; un certain Cardù en protégeant le repli va y laisser la vie.

L'humanité de Calvino éclate dans ce texte ainsi que son regret de n'avoir pu faire surgir que peu de choses de sa mémoire.

### **La poubelle agréée**

A partir de cet objet prosaïque, Italo Calvino tire une somme d'observations et de réflexions .

De 1967 à 1980 il a résidé avec sa famille dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il a constaté que la poubelle familiale était déversée dans une poubelle collective vidée à son tour par le service urbain. C'est donc la dimension publique qui intervient dans la vie de chacun. De là découle l'adjectif "agréée" c'est-à-dire réglementaire.

Le narrateur évoque d'autres façons de se débarrasser des immondices dans d'autres lieux et d'autres époques. Il tente de dégager le sens de cette action : rite de purification ? Procédé économique qui multiplie les nouveaux produits et les résidus à jeter, qui favorise les profits et les investissements ? Il constate aussi que beaucoup de choses ont changé dans la façon de conditionner ce qui est à jeter : on s'achemine vers le tri sélectif.

Au terme de ses réflexions il compare les produits de la cuisine, assimilés par notre corps, et ceux de l'écriture : écrire c'est se déposséder, comme jeter, mais aussi transmettre pour conserver. L'autobiographie serait alors une sorte de balayage !

### **Dall'opaco**

Ce dernier texte du recueil consiste en de courts paragraphes séparés par un blanc. Il s'agit d'un questionnement sur le monde, sur sa forme et sa composition. Ces deux éléments varient selon la position de celui qui le contemple. Texte purement philosophique qui, je l'avoue, ( mais c'est personnel ) m'a paru un peu indigeste et... opaque.

Le lecteur qui chercherait dans ces textes le divertissement, la fantaisie et le fantastique que l'auteur de *Marcovaldo*, du *Baron perché* et autres nouvelles pouvait laisser espérer, sera déçu. Cependant il y trouvera la genèse de l'inspiration, de l'imagination de l'auteur, ses idées philosophiques, voire politiques, masquées et transfigurées dans ses fictions par la fantaisie et l'humour.

Danielle FUSTÉ  
décembre 2019

OTTIERI Ottiero (1924-2002), *Donnarumma all'assalto* (1959, Garzanti 2004, 250 p.)

Milieu des années 1950. Une société de premier plan de Lombardie implante une nouvelle usine de calculatrices dans le Mezzogiorno. En vue de recruter le personnel adéquat, elle y délègue un psychologue. Celui-ci va procéder selon une technique éprouvée, en étapes successives, sélectionnant chaque fois un nombre plus restreint de candidats : étude du CV, batterie de tests, examen médical, entretien individuel.

Au fil des jours, celui-ci note le résultat de son travail, et la découverte progressive qu'il fait de ces populations du Sud, socialement et culturellement arriérées par rapport à celles du Nord, d'où il vient professionnellement.

Ce livre pourrait n'être qu'un documentaire de qualité. C'est en fait un véritable roman humaniste, d'autant plus crédible qu'il s'agit d'une histoire vécue, ancrée dans le réel. Bien que les noms soient modifiés, le lecteur qui connaîtrait un peu le paysage industriel italien identifiera la société et le lieu d'implantation de la nouvelle usine. Quant au psychologue, c'est l'auteur lui-même, affecté par le patron de la société à ce poste alors qu'il avait 30 ans.



Du coup on fait corps avec lui, on partage ses face-à-face dramatiques avec les postulants, dont presque tous devront être éconduits. Des cohortes de gens miséreux, inaptes, chômeurs de longue durée, mais qui ne se résignent pas à être repoussés de cet eldorado que représente cette usine idéale.

Le personnage de Donnarumma apparaît à la moitié du livre. Pur représentant du Sud le plus arriéré, il s'obstinera à revendiquer son embauche, tout en refusant de se soumettre au processus de sélection. Sa présence menaçante fait peser une tension grandissante sur l'Office du personnel.

A la fin de sa mission, le psychologue retourne dans le Nord et l'ouvrage prend fin. La suite appartient à l'histoire personnelle de l'auteur. Il a pris goût à l'écriture et décide de refuser le poste de Directeur du personnel de l'usine, qui lui a pourtant été proposé par le grand patron de la société en personne. OTTIERI écrira plusieurs autres livres, mais *Donnarumma all'assalto*, tout à la fois austère et captivant, restera le plus célèbre.

François GENT  
décembre 2019

PENNA Sandro (1906-1977), *Un po' di febbre* (1973, Mondadori 2019, 100 p.)

Né le 12 Juin 1906 à Pérouse (le titre d'une nouvelle) dans une famille bourgeoise (père commerçant), il est mort à Rome le 21 Janvier 1977.

Fasciné par les adolescents et les jeunes gens, Penna a consacré son œuvre à célébrer leur beauté, à dire son émerveillement devant ces adolescents, jeunes gens et jeunes filles.

Ses nouvelles sont un hymne à la vie, à la nature, à l'être humain.

Ce recueil de 37 courtes nouvelles réunit des textes rédigés par Sandro Penna entre 1939 et 1941 pour n'être publiés qu'en 1973. Traduit par René de Ceccatty, il parut en 1996 chez Grasset dans "Les cahiers rouges" et n'a pas été réédité.



Le titre du livre est tiré d'une nouvelle, *Un po' di febbre* (un peu de fièvre), nouvelle que Sandro Penna termine par cette phrase : « Il comprit que la fièvre pouvait, après tout, être utile pour faire de la poésie ». Texte après texte, Sandro Penna raconte ses rencontres avec de jeunes adolescents ou jeunes gens (chez le coiffeur, sur le lido de Rome, sur les rives d'une maremme). Il décrit aussi les activités des gens et l'atmosphère d'un quartier de Rome dans *Angola di via Porpora* (à l'angle de la rue Porpora), une promenade dans la campagne ombrienne dans *Un giorno in campagna* (un jour à la campagne) et les lumières sur la montagne, la colline et la plaine dans *Tre luci* (trois lumières). Sandro Penna s'intéresse aussi aux gens, leurs caractères, leurs dialectes.

En conclusion, les nouvelles de Sandro Penna sont de "petits poèmes en prose" caractérisés par une atmosphère poétique, parfois mystique (communion avec la nature), par des descriptions qui rappellent des tableaux impressionnistes (coucher de soleil, crépuscule). Dans ce recueil de nouvelles, Sandro Penna nous invite à voyager.

Donc, bon voyage grâce à la lecture de ce livre !

Claudine MACCHI  
décembre 2019

TABUCCHI Antonio (1943-2012), *Racconti con figure* (Sellerio, 2011, 350 p.)

L'ouvrage est constitué d'un ensemble de nouvelles dont la parution s'étale sur plus de trente ans. Publié en Avril 2011, il a obtenu le prix Feronia – Città di Fiano. Il n'est pas traduit en français, et une traduction de ce texte poétique pourrait s'avérer aventureuse. Ces quarante nouvelles sont organisées en trois groupes : Adagi (16), Andanti con brio (5) et Ariette (18), ce qui les place sous l'égide d'une référence musicale.



Très variées, en longueur, en genre, différentes par le sujet, par le dispositif narratif, elles sont traversées par des thèmes et marquées par un ton qui donnent sens à l'ensemble.

Les nouvelles sont introduites en exergue par des reproductions de petits tableaux qui apparaissent dans le texte sous une forme ou sous une autre. Parfois le texte raconte le tableau, comme dans *Una finestra sull'ignoto*, parfois on parvient au tableau après un long détour comme dans *Fiamme*, ou bien le personnage central du tableau est projeté comme narrateur, comme dans *Raconto dell'uomo di carta*. Parfois, on est presque dans l'antithèse : *Gli eredi ringraziano*. Le tableau joue sur les tons de brun, or, noir et blanc, alors que le texte va visiter toutes les couleurs et leur symbolique.

Les axes et les thèmes qui structurent le recueil se répondent et donnent du sens à l'ensemble : la circulation entre les arts : musique, peinture, écriture. Représentation visuelle qui se décline en peinture, photographie, cinéma, cartes postales. Écriture sous la forme de récits, dialogues, lettres fictives, jusqu'au télégramme. Tabucchi explore tous les modes, les jeux de miroirs associent photographie et peinture, paysages, personnages, et histoires. Interrogeant à la fois le rapport entre le réel et l'art, l'homme et le cosmos, le temps instantané et la durée, il nous conduit dans un voyage où peintres, hommes de lettres, savants et philosophes sont autant de repères.

L'humour s'infiltré dans tous les textes, et on ne s'appesantit jamais. C'est un kaléidoscope animé, et le feuilletage des images se déploie dans la mouvance, la légèreté.

A lire, certes, d'autant que souvent le texte italien n'est pas très difficile dans sa littéralité. Mais peut être pas à lire d'un trait. C'est un recueil à lire à loisir, à découvrir peu à peu, à déguster à petits coups...

Elisabeth GRIMALDI  
décembre 2019

VENTRELLA Rosa, *Storia di una famiglia perbene* (Newton Compton, 2018, 300 p.)

Maria de Santis est une petite fille au caractère bien trempé que sa grand-mère a surnommée Mala Carne. Elle vit dans un quartier pauvre de Bari, celui des pêcheurs, avec sa mère, son père violent et vulgaire et ses deux frères. L'aîné Giuseppe est gentil, travailleur et attentionné, alors que le second, Vincenzo, est violent et instable.



Maria comprend très vite que ses parents ne sont pas heureux même si sa mère essaie de lui expliquer que son père n'a pas toujours été celui qu'il est aujourd'hui, qu'il a eu des rêves, des espérances qu'il n'a pas été autorisé à vivre. La petite fille sait que son salut, la possibilité de quitter ce quartier, passeront par l'école, le savoir et la culture. Elle ne veut pas être une victime comme sa mère, elle veut s'opposer à cette société archaïque, pleine de croyances et de superstitions, ce monde où les femmes n'ont d'autre choix que d'obéir à leur père ou leur mari. Elle développe une amitié très forte avec Michele, le fils du Boss du quartier. Michele est très différent du reste de sa famille mais le père de Maria lui interdit de le fréquenter. Elle va connaître un autre monde grâce à l'école privée puis l'université, vivre le drame de la mort de son frère Vincenzo, abattu par la police, son amitié pour Michele va se transformer en grand amour. Elle devra choisir entre son milieu d'origine et l'ouverture à une vie où Michele n'a pas sa place.

Ce livre traite, sans grande originalité, du rôle des origines familiales et sociales dans la construction d'une identité, le déterminisme social. Les émotions, les sentiments sont exposés du point de vue de la petite fille puis de la femme qu'elle devient. On s'attache à Maria, on admire sa détermination et sa lucidité mais on souhaiterait que l'histoire politique et sociale du pays soit évoquée, que le propos se fasse plus large.

Sylvie MARY  
décembre 2019

## Romans français

LAFORE Romane, *Belle infidèle* (Stock, 2019, 280 p.)

Romane Lafore est traductrice d'italien et éditrice, elle a trente ans, c'est son premier roman.

Son jeune héros, Julien Sauvage, traducteur d'italien pour guides de voyage et recettes de cuisine, rêve d'écrire l'histoire de sa passion pour Laura, une belle Italienne qui l'a quitté. Il se voit confier, à la demande expresse de l'auteur, la traduction d'un best-seller pressenti pour le Prix Strega, Rebus, titre plus qu'évocateur ! Pourquoi lui ? Il va le comprendre au fur et à mesure de sa traduction, et ce qui pouvait paraître obsession de son amour perdu va s'avérer être la face cachée de son aventure. Eh oui, la belle fut infidèle ! Il se vengera de son rival à sa façon.

L'auteure nous propose un français constellé d'italien, qu'elle nous traduit, ce qui n'est pas sans charme

Touffu, chaotique, très « premier roman », projection sans masque, où l'auteur veut tout dire, ce texte est hanté par l'Italie et les Italiens, avec un côté Polar.

L'éditeur admire dans la quatrième de couverture comment cette jeune femme a pu se glisser dans la peau d'un homme. Déception pour le lecteur : clichés de l'amour et de l'érotisme au masculin...

A sauver, les portraits assez réussis d'un petit monde de trentenaires qui gravitent autour d'une librairie italienne parisienne et de Salvatore son libraire, mentor de Julien et bon conseiller pour l'achat des livres de notre Comité.

Attendons le prochain roman de cette jeune femme, où elle saura peut-être prendre la distance de l'écriture avec sa propre histoire.

Nicole ZUCCA  
décembre 2019



RENUCCI Clélia, *Concours pour le Paradis* (Albin Michel, prix du premier roman 2018, 270 p.)

Le 12 décembre 1577 à Venise, le Palais des Doges brûle, comme tous les cinq ans dit Véronèse, qui, accompagné de son frère, va voir les dégâts. Ils sont très importants, avec des morts. Le Palais est très fortement endommagé. L'immense fresque de la salle du grand conseil représentant le Paradis est entièrement détruite.

Ce livre décrit la reconstitution de cette œuvre, avec toutes les intrigues et les jalousies provoquées. Le temps nécessaire à ce long travail : plus de 10 ans.

En ce qui concerne l'écriture, la narration est assez lourde au début, l'action peine à démarrer. Ensuite Clélia Renucci traite le sujet comme un roman policier et les rebondissements donnent un style plus allègre.



Les deux peintres : Véronèse (né à Vérone) et Le Tintoret (maniériste vénitien), vont se trouver en concurrence pour la réalisation de cette nouvelle fresque.

Un fils du Tintoret fait pénétrer Véronèse, à la demande de ce dernier, dans l'atelier de son père, sans le consentement bien sûr de celui-ci. Véronèse y voit une œuvre représentant le Paradis. Il s'approprie l'idée, et fait parvenir le projet au jury chargé de départager les candidats. Tintoret présente le sien, ne comprenant pas pourquoi l'œuvre de Véronèse a de curieuses ressemblances. Les délibérations du jury vont durer plus d'une année avec des réunions hebdomadaires. Malgré la similitude des projets, c'est celui de Véronèse qui est choisi. Véronèse, de dix ans le cadet du Tintoret, est un mondain et attire plus le soutien des notables vénitiens. L'auteur à ce propos nous fait connaître la société de la cité des doges.

Véronèse, bien qu'aidé par Francesco Bassano, un peintre choisit aussi par le jury, tarde à finir l'œuvre. Malade, il meurt en avril 1588. Le "Paradis" n'étant pas terminé, c'est, ironie de l'histoire, le Tintoret qui hérite de la commande. On assiste à la complexité de la réalisation de cet ouvrage.

En 1590 il perd sa fille bien aimée, et se désintéresse complètement de son projet. Un de ses fils, Domenico, termine l'œuvre et l'imposture ne sera pas ou peu dévoilée. En avril 1592 la toile du "Paradis" est mise en place dans la salle du Grand Conseil.

Le Tintoret meurt en 1594. Domenico fait une carrière honorable.

Clélia Renucci termine son ouvrage de façon mièvre et fleur bleue, dommage. Néanmoins on apprend beaucoup au point de vue historique et sur la technique de réalisation des grandes fresques.

Geneviève BONNEFOY  
décembre 2019